

- Généreuse à souhait, comme ses portraits, cette exposition est la toute première rétrospective consacrée à Botero dans un musée belge.
- Un événement!

Botero, poids lourd de la rondeur



De ses recherches de jeunesse – peu connues du grand public – aux œuvres iconiques, cette vaste rétrospective Botero en met plein la vue! D'emblée, nous soulignons la pugnacité de Cecilia Braschi: la commissaire réussit un véritable tour de force, faisant sortir de collections privées ou des plus grands musées des œuvres impressionnantes, tant par leur qualité que leur monumentalité.

Adipeux à souhait, et reconnaissables entre mille, les personnages de Fernando Botero (Medellin, 1932) sont le résultat d'une quête exigeante et déterminée, entamée il y a plus de 70 ans. Les premières cimaises de l'exposition éclairent ses tâtonnements originels. Elles examinent les sources et les intuitions à partir desquelles Botero a élaboré son style si particulier, s'articulant invariablement autour de la forme. Les vitrines réunissant ses premières influences reconstituent, très visuellement, le cheminement intellectuel qui a conduit l'artiste sur le chemin d'une esthétique opulente. Comme beaucoup de jeunes plasticiens latino-américains de son époque, il se passionne d'abord pour le travail des muralistes mexicains (Orozco, Siqueiros, Rivera). Soit une production qui l'encourage à se tourner vers son propre passé, ses racines, sa réalité (notamment à travers des références à l'artisanat, à la culture et à l'iconographie populaire). Il s'imprègne également du caractère massif, de la frontalité hiératique et de la disproportion des corps propres

à la statuaire précolombienne. Mais son influence la plus cruciale est à chercher en Europe. Direction l'Italie et les artistes du Trecento et du Quattrocento (Giotto, Masaccio, Paolo Uccello, Piero della Francesca...). Autant de maîtres qu'il découvre lors de ses études à Madrid en 1952. De cette révélation découle toute sa fascination pour le volume, ses distorsions et ses exagérations. Dans un récent entretien avec Christophe Dosogne, rédacteur en chef du magazine *Collect AAA*, l'artiste confiait: "Pour moi, la beauté et la sensualité de l'art résident dans l'exaltation du volume." Une quête qu'il n'a cessé, et ne cesse, de poursuivre.

Une tête comme une pomme

Une tête comme une pomme

C'est en 1956 que Fernando Botero prête allégeance aux formes rondes et voluptueuses, avec sa *Nature morte à la mandoline*, un tableau aux allures de manifeste qu'il conserve précieusement dans sa collection. L'artiste a compris qu'en faussant les proportions, soit ici en réduisant exagérément le diamètre de la bouche, il parvient à rendre l'instrument beaucoup plus massif. Ainsi, l'aspect monumental ne dépend pas seulement du volume de l'objet mais également de ses rapports de proportions et de sa relation avec ce qui l'entoure.

L'artiste ne lâchera plus cette recette qui se mue (trop?) vite en fonds de commerce. Bientôt, ses formes deviennent de plus en plus lisses et polies, les couleurs sont posées en aplats. Prenant très à la lettre l'exhortation de Cézanne à "peindre une tête

comme une pomme", Botero recherche dans toutes ses compositions le même statisme inanimé de la nature morte. Au fil de l'exposition, il est très facile d'observer à quel point ses personnages ont perdu toute expressivité.

Pas de copies. Des "parodies"!

Très tôt, Fernando Botero se confronte aux grands artistes du passé. Ces rencontres aboutiront à de nombreuses appropriations ou parodies de tableaux anciens. Le Colombien tend à désacraliser, avec un brin d'ironie, les monstres sacrés de la culture occidentale en réinterprétant comme nul autre les plus importants chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art européenne. Assurément, on sourit devant cette chambre de Van Gogh aux volumes impraticables et perspectives impossibles, en présence de ce double portrait des ducs d'Urbino plus proches que jamais, face à ces versions revisitées des *Époux Arnolfini* de Jan Van Eyck ou du *Portrait de la duchesse d'Albe en blanc* de Goya. Tous ont gagné quelques kilos... Fernando Botero s'approprie librement ces poids lourds de notre mémoire collective, tout en révélant le potentiel poétique des formes qu'il déploie bien au-delà des frontières, des cultures et des époques.

Rire d'un œil, pleurer de l'autre

Ponctuant le parcours, une quinzaine d'œuvres issues des collections méconnues de la Ville de Mons: toutes font écho aux œuvres de Botero avec lesquelles elles partagent certains thèmes et iconographies (natures mortes, nus, scènes de genre, réalisations religieuses...). Autant d'insertions qui



La Fornarina, d'après Raphaël
Huile sur toile, 2008,
198 x 143 cm